

Paradis perdu

Marie-Élisabeth Brunet

Numéro 67, mai 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42734ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunet, M.-É. (1992). Paradis perdu. *Liaison*, (67), 48–48.

Mon fils Benoît vient d'avoir quatre ans. Et depuis peu, il découvre l'artiste en lui. Pas une journée ou presque sans qu'il faille sortir tout l'attirail : gouaches, pinceaux, crayons feutre, cartons de couleur, colle, pâte à modeler. Alors qu'il y a six mois, le bricolage le laissait indifférent, aujourd'hui son imagination n'a plus de bornes.

Il dessine des dinosaures, des baleines, des orangiers. Il peint la «photo» des gens qu'il connaît en prenant des libertés d'artiste pour ajouter à l'un une barbe ou faire à l'autre des mains bleues et des pieds roses. Pour ses grands-parents qui séjournèrent en Floride, il s'est mis à couvrir toute sa feuille de gouache bleue. Quand je lui ai demandé ce qu'il peignait, il m'a répondu : *Une serviette de bain, voyons, parce qu'en Floride, on s'essuie beaucoup. Et je vais mettre un flamant rose dessus.* Une autre fois, c'est armé de deux pinceaux qu'il créait des gerbes de couleur sur sa feuille, des feux d'artifice m'a-t-il appris. Et prenant un peu de recul face à son oeuvre, il m'a affirmé avec le plus grand sérieux: *C'est absolument génial, ce que je fais là.*

Cette découverte de l'acte créateur par mon fils m'émerveille. L'acte est libre de toutes contraintes de proportions, de symétrie, de perspective, d'utilisation des couleurs. C'est l'imagination la plus pure qui crée et qui ensuite interprète sa création. Ce qui devait au départ être le portrait, «la photo», de son papa devient tout à coup un gâteau de fête, parce qu'en cours d'exécution la peinture a coulé ou le coup de pinceau a été plus long que prévu.

Cette belle exubérance me renvoie à mes propres frustrations d'artiste manquée. Car voyez-vous, je n'ai aucun, mais aucun talent. Quand, par exemple, j'essaie de dessiner un chien pour ma fille de dix-huit mois, elle fait immanqua-

blement le bruit du cheval en regardant l'oeuvre terminée.

Pourtant, comme tous les enfants, j'ai cru à mon talent d'artiste. Je me souviens qu'à l'âge de sept ou huit ans, je demandais à maman de me préparer un petit goûter. Puis je partais, avec une couverture, du papier, mes pinceaux et mes gouaches, m'installer sur une butte au fond de la cour pour y peindre des paysages.

Mes ambitions se sont évanouies d'un seul coup, un certain vendredi après-midi, alors que j'étais en 7^e année. Le vendredi après-midi, c'était la classe de dessin, classe qu'on ne prenait pas trop au sérieux car elle signalait le début de la fin de semaine. Ce vendredi donc, nous avons reçu l'ordre de dessiner «Adam et Ève chassés du paradis terrestre». Je m'appliquai, mais quelle horreur ! Mon ange au glaive vengeur n'aurait pas fait peur à une mouche. Adam et Ève n'étaient que de pitoyables caricatures au regard hébété plutôt que terrifié. Quand à l'illusion de fuite que je m'évertuais à créer sans avoir la moindre notion des perspectives, c'était tout à fait raté. J'ai eu honte de mon dessin et c'est à ce moment que j'ai décidé que je n'avais aucun, mais aucun talent.

Il a fallu presque 25 ans avant que je me risque à nouveau, avec des aquarelles offertes par des amis. Très timidement, j'ai renoué avec le plaisir de manipuler un pinceau, de jouer avec les couleurs. Je n'ai pas fait de chef-d'oeuvres, loin s'en faut, mais j'ai aimé ça. Et aujourd'hui, je retrouve un petit peu l'enfant créateur en moi, quand j'aide mon fils à peindre avec les doigts ou à sculpter de la pâte à modeler.

Benoît entrera à l'école en septembre. Je souhaite beaucoup que personne ne lui impose un jour de dessiner «Adam et Ève chassés du paradis terrestre».